



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 9 (2013)

*De l'artisanat local à l'émigration internationale.
Une histoire de la pluriactivité paysanne dans les Andes équatoriennes.*

Nasser REBAÏ

www.hisal.org | novembre 2013

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/Rebai2013>

**De l'artisanat local à l'émigration internationale.
Une histoire de la pluriactivité paysanne dans les Andes équatoriennes.**

Nasser Rebaï*

Depuis très longtemps, les populations paysannes de la région andine se distinguent par leur grande mobilité. L'anthropologue J. Murra a montré que bien avant les Incas, différentes ethnies de l'actuel Pérou parvenaient à tirer parti du contrôle vertical de plusieurs étages écologiques, en établissant pour cela des colonies permanentes entre le littoral et le versant oriental de la cordillère. Si ce « modèle en archipel » devait assurer la subsistance des populations, grâce aux échanges de denrées produites sur la côte, en altitude et dans ce qui est aujourd'hui la région amazonienne, il impliquait de fait une intense mobilité des individus qui devaient assurer le transport des aliments vers les différents noyaux de peuplement (Murra, 1975).

A partir du XVI^e siècle, la conquête espagnole, qui provoqua une baisse drastique de la population indigène, engendra une restructuration de la société andine, par la création des *reducciones* et « la formation de finages continus disposés autour des villages qui [rompit] la logique andine de l'archipel » (Dollfus, 1992 : 15). Dans ce contexte, la mobilité des individus prit une autre forme, du fait de l'encadrement de la population indienne par l'autorité coloniale, laquelle, en s'appuyant sur le système de travail obligatoire de la *mita*, put décider du déplacement de la main-d'œuvre pour les travaux dans les mines et les *haciendas*.

En Equateur, pays sur lequel porte notre étude, les effets croisés de la réforme agraire de 1964, du développement de l'agriculture d'exportation sur la *costa*, des activités pétrolières dans l'*orient*, et enfin de la croissance urbaine, entraînèrent de la

* Docteur en géographie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

même façon une plus grande circulation des populations paysannes de la *sierra*¹, particulièrement vers les régions les plus dynamiques du pays. C'est ainsi, que dans les campagnes du Cotopaxi (Chiriboga, 1984), de l'Imbabura et du Chimborazo (Martinez, 1985), tout comme celles du Cañar (Rebaï, 2009), les paysans prirent l'habitude de migrer régulièrement pour obtenir des revenus complémentaires à leur activité agricole.

Désormais, l'émigration internationale des paysans originaires des provinces andines est d'une importance telle que cette question occupe une place centrale dans les débats politiques et scientifiques en Equateur. Au cours de la dernière décennie, un grand nombre de publications ont en effet traité des figures multiples du migrant, des mécanismes des réseaux transnationaux et, bien entendu, des enjeux socioéconomiques de la migration en accordant une attention singulière à l'importance des transferts d'argent depuis l'étranger. L'objet de cet article est de fournir une analyse plus originale, articulée autour d'une lecture historique de la pluriactivité paysanne dans les Andes équatoriennes, en montrant que l'émigration internationale des paysans s'inscrit dans la continuité d'une pratique ayant pris des formes diverses, à des échelles variables, depuis plusieurs siècles.

Du choix de notre zone d'étude aux fondements de notre réflexion

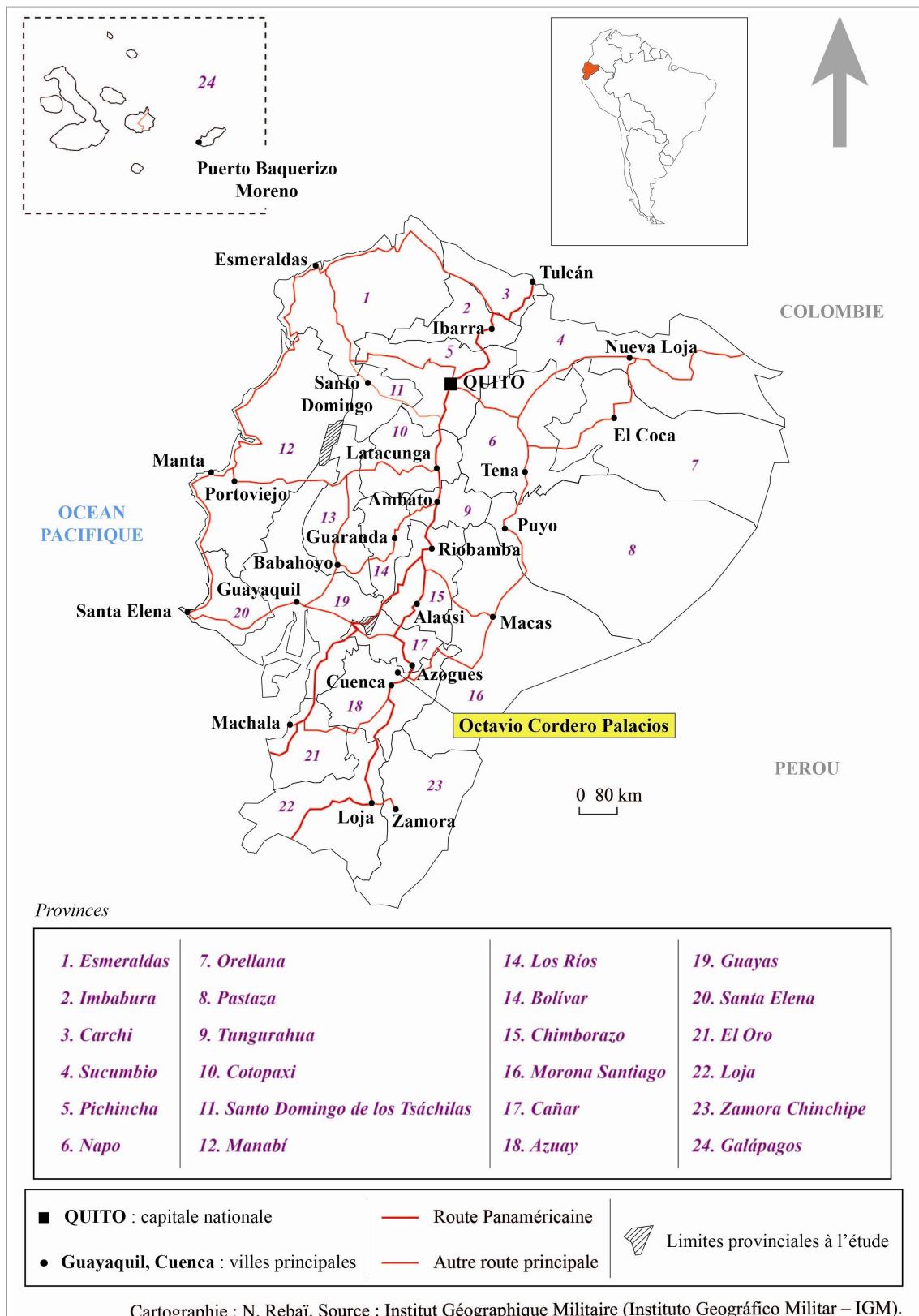
La présente réflexion s'inscrit dans le cadre de recherches plus importantes portant sur les mutations des campagnes des Andes équatoriennes dans un contexte de forte émigration paysanne. Plus précisément, nous avons fait le choix d'étudier les changements opérés au niveau agricole, observant pour cela les orientations culturelles suivies par les familles paysannes diminuées en main-d'œuvre, ainsi que leurs effets sur la production d'un nouveau paysage agraire.

Pour mener à bien cette étude, nous avons décidé de travailler dans la province austral de l'Azuay, considérée comme le cœur historique de l'émigration équatorienne, et plus précisément dans la paroisse² Octavio Cordero Palacios, située à 22 kilomètres de la ville de Cuenca (cf. Figure 1), laquelle a vu sa population passer de 3 274 à 2 271 habitants entre 1974 et 2010.

¹ Les termes *costa* (côte), *sierra* (cordillère) et *oriente* (plaine amazonienne) désignent les trois macrorégions qui composent, d'est en ouest, le territoire équatorien.

² L'Equateur est divisé en 24 provinces, 226 cantons, 359 paroisses urbaines et 790 paroisses rurales. En ce qui concerne ces dernières, pour beaucoup, leur création remonte à la période coloniale durant laquelle l'Eglise devait assurer le contrôle de la population indienne en dehors des villes, par l'intermédiaire de curés. Aujourd'hui, ces paroisses rurales ne sont plus seulement des circonscriptions ecclésiastiques : chacune d'entre elles correspond à un territoire administratif dirigé par une assemblée d'élus appelée « *junta parroquial* » (assemblée paroissiale).

Figure 1. Localisation de la paroisse Octavio Cordero Palacios



Notre ambition, qui était de comprendre les mutations de l'agriculture paysanne à l'échelle de cette petite localité au cours des dernières décennies, supposait au préalable de connaître les pratiques paysannes avant même le début de l'émigration internationale. Il s'agissait par conséquent de répondre à deux questions simples, étroitement liées : quelle étaient, dans le passé, les activités extra-agricoles qui permettaient aux foyers paysans d'obtenir des revenus nécessaires à leur survie ? En outre, quels furent les facteurs qui conduisirent les paysans à délaisser ces activités pour emprunter les chemins de l'émigration internationale ?

Précisions méthodologiques

Pour tâcher de répondre à ces questions, nous avons dû mobiliser plusieurs sources d'informations. Tout d'abord, nous avons consulté de nombreux travaux d'historiens traitant des dynamiques rurales dans la province de l'Azuay depuis le début de la période coloniale (Mora, 1926-a ; Palomeque, 1990 ; Espinoza, 1993 ; Poloni-Simard, 2000), pour situer notre zone de recherche dans son contexte régional. Cependant, la plupart des ouvrages consultés nous ont fourni des informations assez superficielles, L. Mora ne consacrant par exemple que trois petites lignes à la paroisse de Santa Rosa — nom de notre zone d'étude avant qu'elle ne prenne, en 1930, celui de l'homme de l'homme de lettres qu'elle avait vu naître en 1873 —, dans sa description historique de la province de l'Azuay (Mora, 1926-b : 123).

C'est la raison pour laquelle nous avons pris la peine de réaliser 16 entretiens spécifiques sur l'histoire de notre localité, auprès de dirigeants politiques et de paysans dont les âges variaient de 32 à 90 ans, que nous avons sollicités au cours de notre travail de terrain réalisé entre juillet 2008 et août 2009. Ainsi, nous avons pu comprendre dans quelle mesure les modes de vie avaient changé au cours des dernières décennies.

Du point de vue de la forme, le texte que nous proposons ici insistera sur les circonstances historiques dans lesquelles la pluriactivité des paysans de la paroisse Octavio Cordero Palacios a progressivement évolué au fil du temps. Pour donner plus de corps à notre propos, nous restituerons un grand nombre de témoignages marquants que nous avons recueillis au cours de nos entretiens³, comprenant souvent des informations précises sur les revenus monétaires des paysans⁴, et qui ont alimenté,

³ L'âge des personnes citées correspond à celui de 2009.

⁴ Jusqu'en 2000, la monnaie officielle de l'Equateur était le *sucré*. Pour plus de clarté, toutes les sommes en *sucres* présentes dans la restitution des témoignages ont été converties en dollars, en tenant compte des taux de change passés. Pour cela, nous avons utilisé les données disponibles dans l'ouvrage d'A. Acosta, *Breve historia económica del Ecuador* (Acosta, 2006), et plus précisément dans le tableau n°2 disponible en annexe, pages 355 et 356 : « Cotizaciones del dólar de Estados Unidos de Norteamérica, 1910-2000 (en sucres por dólar) ».

pendant les mois durant lesquels se déroulait notre recherche, notre propre réflexion scientifique.

I. Une pluriactivité essentielle pour compenser les carences de l'agriculture

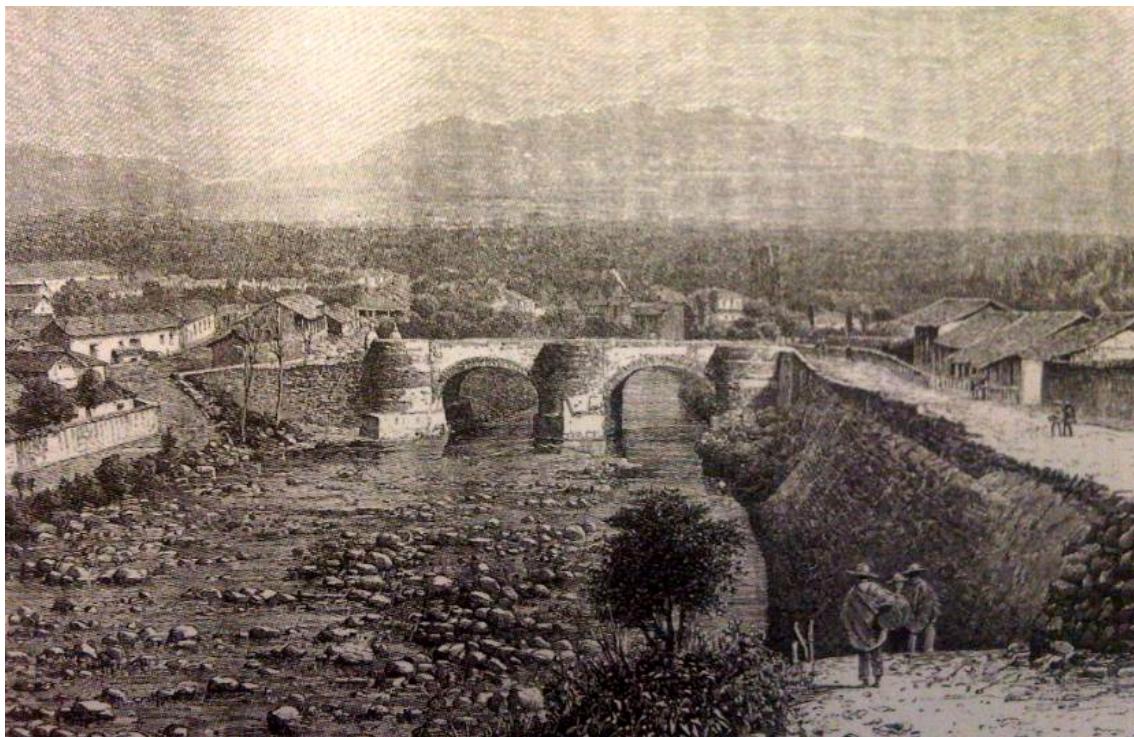
Du nord au sud de la province de l'Azuay, les paysans ont depuis longtemps diversifié leurs activités hors domaine agricole, en se consacrant par exemple à l'artisanat (Martínez Borrero et Einzmann, 1993). Depuis l'époque coloniale, la population de Santa Rosa en a fait de même, contrainte, en raison de la faiblesse des productions agricoles, de trouver ses moyens de subsistance en dehors des exploitations.

A. *De Santa Rosa à Cuenca : le temps des premiers réseaux commerciaux*

Dès la fondation par les Espagnols de la ville de Cuenca, au XVI^e siècle, le développement de l'artisanat fut très important. C'est à cette période que J. Poloni-Simard (2000) situe l'établissement d'une population indienne spécialisée dans divers corps de métiers (charpentiers, tuiliers, forgerons, etc.), géographiquement situés au cœur de la cité coloniale. Dans le but de répondre à une demande urbaine croissante⁵, il est fort probable que, déjà à cette époque, des habitants de Santa Rosa se soient rendus en ville pour y vendre de la laine aux nombreux ateliers de tisserands alors en activité. De même, il est possible qu'une partie de leur production ait été exportée, en passant par le Pérou et le port de Callao, la laine ayant été la principale filière économique de la région cuencanaise durant toute la période coloniale (Palomeque, 1990). Dans ce contexte, il est tout aussi envisageable que se soit donc multiplié le nombre de muletiers, comme partout dans le *corregimiento*⁶ de Cuenca (Poloni-Simard, 2000), illustrant les liens commerciaux étroits entre la citée coloniale et les campagnes alentours (cf. Figure 2).

⁵ Entre 1778 et 1854, la population de Cuenca est passée de 16 001 à 38 056 habitants (Palomeque, 1990 : 228).

⁶ Unité administrative du temps de la période coloniale. Le *corregimiento* de Cuenca s'étendait sur plusieurs dizaines de kilomètres, de Tixán (dans les environs d'Alausí) au nord, à Oña, dans le sud de l'actuelle province de l'Azuay.

Figure 2. Entrée A Cuenca⁷

Outre le fait que la laine servait à la confection de vêtements, elle assurait ainsi un revenu aux groupes paysans. Cette entrée d'argent leur permettait de payer différents tributs à l'autorité espagnole et, dans une moindre mesure, de couvrir une partie de leurs dépenses domestiques, en particulier l'achat de sel sur les marchés cuencanais.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, apparut un premier changement, l'achat de provisions ayant lieu, de manière plus fréquente, à Santa Rosa. D'après Teófilo, un nonagénaire né dans la localité, des familles métisses qui s'étaient installées dans la zone vers 1850, plus précisément dans le secteur de Suranpallti (cf. Figure 3), exerçaient une importante activité commerciale en transportant depuis la ville de Riobamba, à dos de mules, « *de la pomme de terre, du riz, du sucre et surtout du sel pour les revendre à Cuenca sur le marché de San Francisco [aujourd'hui 10 de Agosto]. Les familles [Aguilar, Robles et Montesdeoca] vendaient aussi une partie de leurs marchandises aux paysans de la zone* ».

⁷ Depuis sa fondation au XVI^e siècle, Cuenca attire les paysans des campagnes azuayennes. En témoigne cette description de C. Wiener, parue dans la revue française *Le tour du Monde* : « les Indiens des environs [de Cuenca] apportent à la foire, qui se tient une fois par semaine sur la grande place et dans les rues adjacentes, les comestibles et le combustible, des poteries et des chapeaux de paille assez grossiers, qu'ils échangent contre des scapulaires, des images de saints ou des cotonnades » (Wiener, 1884 : 414). Pour l'illustrer, une gravure de Taylor, réalisée à partir d'une photographie, montre au premier plan deux paysans chargés de ballots, à l'entrée de la cité (Wiener, 1884 : 409).

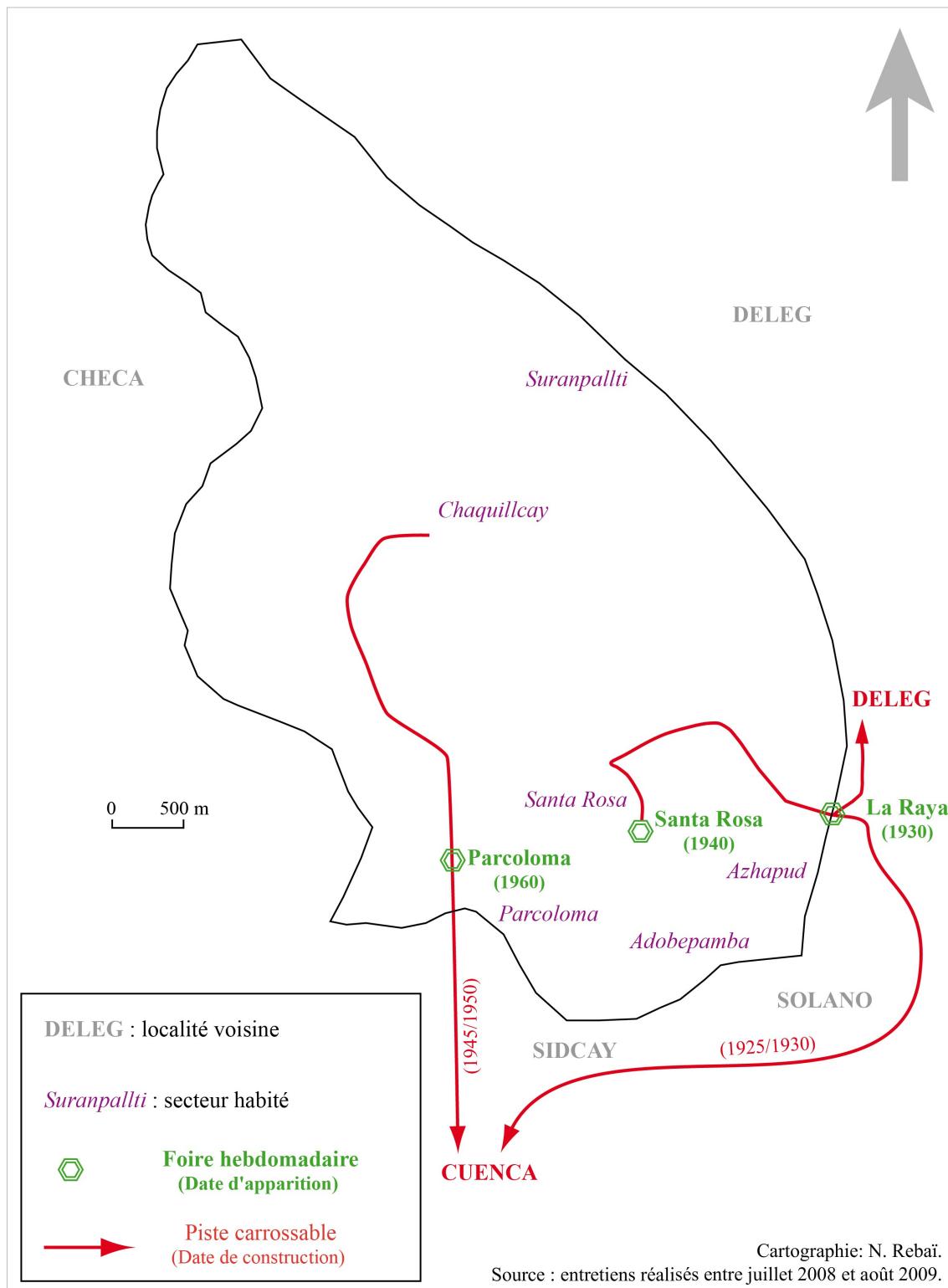
Ainsi, le transport de productions agricoles (laine, riz et tubercules en particulier) fut sans doute l'une des premières formes de diversification des activités paysannes dans la paroisse de Santa Rosa, avant qu'une filière d'exportation n'intègre une masse considérable de foyers ruraux de la région cuencanaise.

B. Le temps des Panamás

C'est durant la seconde moitié du XIX^e siècle que prit son essor la filière artisanale des chapeaux de *paja toquilla*⁸, plus connus sous le nom de *Panamás*, au moment où la redéfinition des circuits commerciaux après l'indépendance de l'Equateur en 1830, conduisait à une nouvelle forme de spécialisation économique dans la province de l'Azuay. Alors que la laine avait perdu de son importance, les exportations de chapeaux vers l'Amérique du nord et l'Europe devinrent le nouveau moteur économique du pôle cuencanais, grâce à la mise en œuvre d'une politique qui favorisa la création de petites unités de production en villes et qui intégra dans le même temps les populations paysannes aux réseaux commerciaux internationaux (Palomeque, 1990).

Jusqu'au début du XX^e siècle, les habitants de Santa Rosa devaient profiter de leurs passages en ville pour acheter la *paja toquilla* qui allait servir à la confection des chapeaux. Plus tard, lorsque furent percées les deux voies carrossables qui relièrent la paroisse à Cuenca, trois petites foires se développèrent, la première, dans le secteur de La Raya, et les deux autres, à Santa Rosa et Parcoloma (cf. Figure 3). Dans ces conditions, les tisseurs de chapeaux purent vendre leurs ouvrages directement dans la localité, et tirer quelques revenus de la vente de petits animaux par la même occasion, comme nous l'expliquèrent Teófilo et plusieurs autres paysans ayant gardé des souvenirs de jeunesse de ces petites foires rurales.

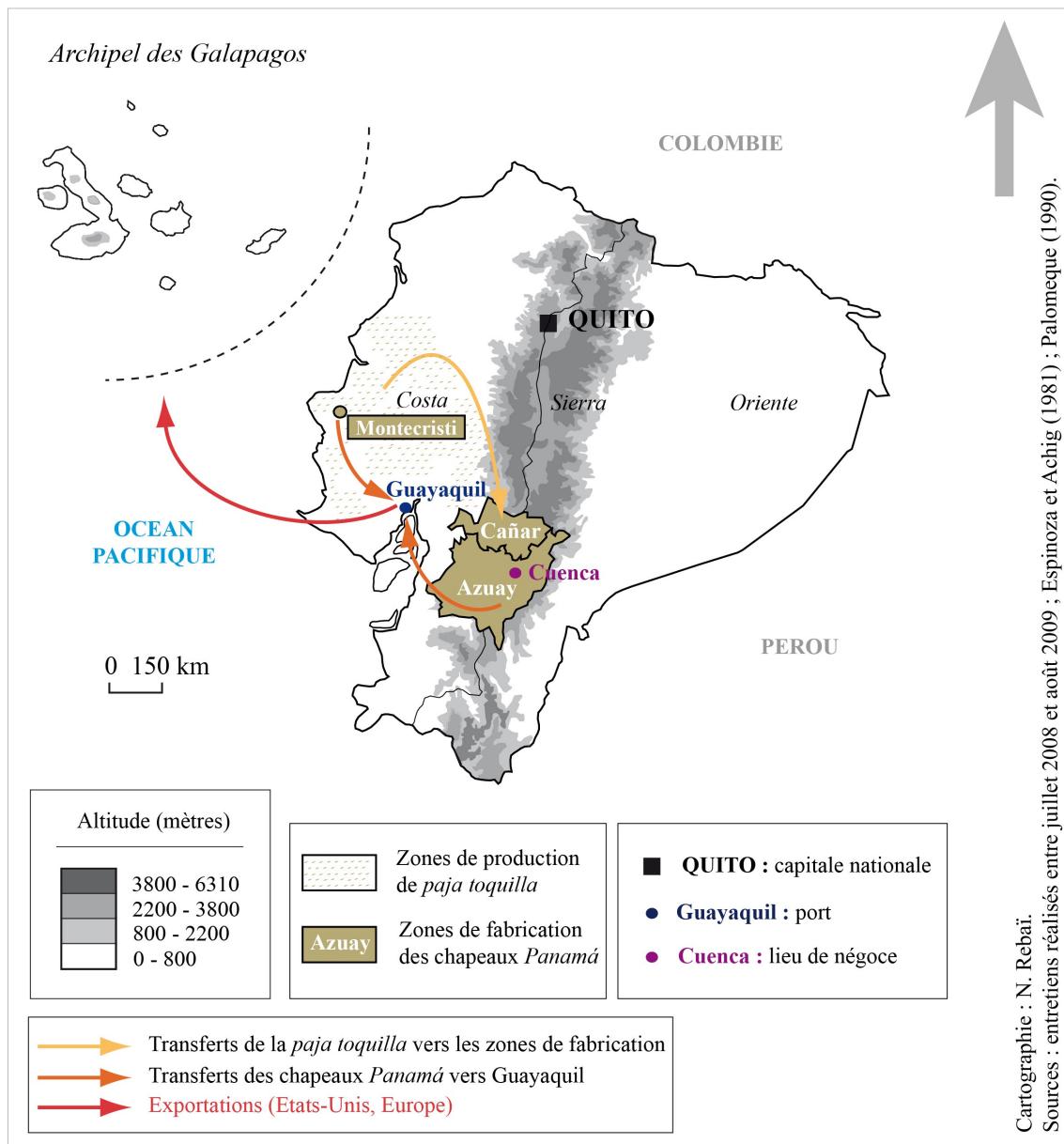
⁸ Fibre naturelle obtenue après le séchage de feuilles de palmiers.

Figure 3. Les foires dans la paroisse Octavio Cordero Palacios vers 1960

Le négoce qui se développa alors dans la paroisse de Santa Rosa devait correspondre à la description faite par le voyageur étasunien H. Franck, lorsqu'il fit halte dans la petite ville d'Azogues, au cours de son périple andin au début du XX^e siècle : « Alors que la lumière du jour déclinait, de tous les points cardinaux, de toutes les huttes entourées par des champs de maïs, affluaient des hommes, des femmes et des enfants, chacun portant avec lui un chapeau récemment tressé, touffu avec ses bouts de « paille » non coupées. Une douzaine de négociants de Cuenca les achetaient aussitôt qu'ils arrivaient, jamais au prix réclamé par le vendeur mais après un ardent marchandage, à la fin duquel les tisseurs finissaient par se résigner humblement⁹ » (Franck, 1917 : 187-188).

Si en 1875 la paroisse de Santa Rosa comptait alors 80 tisseurs de chapeaux (Archives Nationales d'Histoire, Section Azuay – ANH/SA, 1875), il semble que, plus tard, la grande majorité des familles ait été concernée par cette fabrication artisanale, même à Suranpallti. Dans chaque foyer, tous les membres pouvaient se consacrer à l'ouvrage dès que les tâches agricoles avaient été accomplies. Quand arrivait la fin de semaine, la production familiale hebdomadaire était alors vendue à l'un des négociants cuencanais, lesquels expédiaient ensuite une grande partie de la production régionale vers Guayaquil, pour l'exportation (cf. Figure 4).

⁹ « As the afternoon declined, there streamed in from every point of compass, from every hut among the surrounding cornfields, men, women, and children, each carrying a newly woven hat, bushy with its uncut « straw » ends. A dozen agents from Cuenca bought these as they arrived, never at the price demanded, but after a heated bargaining to which, in the end, the weavers always meekly yielded ».

Figure 4. L'organisation de la filière Panamá au début du XX^e siècle

Cartographie : N. Rebaï.
Sources : entretiens réalisés entre juillet 2008 et août 2009 ; Espinoza et Achig (1981) ; Palomeque (1990).

Comme la laine, mais sans doute de façon plus notable, la vente de *Panamás* permit aux familles paysannes de Santa Rosa, puis de la paroisse Octavio Cordero Palacios, de couvrir leurs dépenses domestiques et, dans certains cas, d'acheter du petit bétail. Notre travail de terrain nous a permis de réunir plusieurs témoignages sur le déroulement de cette activité artisanale entre la fin des années 1930 et le début des années 1960, parmi lesquels les deux exemples qui suivent :

« *A partir de dix ans, j'ai commencé à faire des chapeaux, comme mes quatre soeurs. Nous les vendions aux négociants, le dimanche, à la foire de*

Santa Rosa. Nous devions les tresser le soir, après les travaux agricoles. Nous les vendions 1 sucre [0,2 dollar]. »

Segovia, 79 ans.

« J'ai commencé à faire des chapeaux à l'âge de sept ans. Je pouvais en tisser jusqu'à deux par jour. Grâce à cela, je gagnais entre 60 et 70 sucres [entre 3,5 et 4 dollars] par mois, et cela me permettait d'acheter du sucre et du sel. A cette époque [1950-1960], nous pouvions payer les commerçants à chaque fin de mois. »

Rosa, 61 ans.

Il est peu probable, toutefois, que la vente de *Panamás* ait pu à un moment ou à un autre servir à l'achat de terre, la faiblesse des revenus limitant tout processus de capitalisation. En outre, la priorité des groupes paysans, comme nous le soulignions plus haut, était de couvrir certaines dépenses alimentaires. Cependant, d'autres opportunités économiques se présentèrent et favorisèrent la mobilité des hommes, faisant une nouvelle fois évoluer la pratique de la pluriactivité dans la paroisse Octavio Cordero Palacios.

C. Le temps des migrations sur la côte

Après les cycles du cacao, du riz et du café, qui conduisirent à l'émergence du port de Guayaquil et d'un grand nombre de petits centres urbains sur la *costa* durant la première moitié du XX^e siècle (Deler, 1981), l'Equateur connut à partir de 1940 un nouveau *boom* économique avec l'essor des exportations de bananes. Alors qu'en Amérique centrale, le développement de maladies dans les bananeraies engendrait une chute de la production, les firmes nord-américaines décidèrent de délocaliser leurs capitaux vers l'Equateur, où rapidement, « les régions andines, dans le cadre de la mise en place d'un système économique national, ne manquèrent pas d'être touchées par les effets du développement des structures productives exportatrices dans la région littorale » (Deler, 1981 : 146).

Dans ce nouveau contexte économique, les paysans de la *sierra* virent en effet la possibilité d'augmenter leurs revenus, en migrant ponctuellement vers les grandes plantations côtières, où ils purent trouver du travail. A partir de la décennie 1940, s'établirent ainsi des réseaux migratoires entre les localités rurales les plus reculées des Andes et les zones les plus dynamiques de l'économie nationale, situées dans les provinces d'El Oro et du Guayas en particulier. Ces migrations entre la *sierra* et la *costa* donnèrent une nouvelle dimension à « la tradition ancienne du déplacement des populations entre les hautes terres andines et les zones littorales » (Deler, 1981 : 139), en place depuis le début de la période coloniale et aux itinéraires muletiers entre Quito et Guayaquil, mais aussi entre Cuenca et Guayaquil (Poloni-Simard, 2000). Si ce furent

en premier lieu les bananeraies qui attirèrent le plus d'ouvriers agricoles, au fil du temps, la fréquentation régulière de la région côtière permit aux paysans andins de trouver du travail dans des exploitations cacaoyères, dans les rizières et, plus tard, à partir des années 1980, dans les bassins de production de crevettes.

Dans la paroisse Octavio Cordero Palacios, cette pratique fut rapidement généralisée chez les hommes en âge de travailler. Pour les chefs de famille, il fallait prioritairement trouver des revenus permettant de couvrir les dépenses domestiques. Pour les célibataires ou les jeunes mariés, il s'agissait de gagner en autonomie et de se constituer un petit capital pour acheter plus tard un peu de terre. Les migrations avaient lieu en dehors des pics de travail agricole, qui correspondaient aux périodes de semis et de récolte, car les emplois extérieurs ne devaient pas mettre en péril la production locale. Les travailleurs partaient alors trois ou quatre mois, dans le Guayas ou parfois dans le Cañar¹⁰, et revenaient ensuite avec leurs économies, ce qui fit évoluer les pratiques alimentaires locales, comme nous l'expliqua Octavio, un paysan de 55 ans qui fréquenta Guayaquil pendant plusieurs années : « *A cette époque, les gens ont commencé à manger autre chose que du maïs. Avec l'argent qu'ils gagnaient en travaillant sur la côte, ils achetaient beaucoup de riz.* » Ce dernier nous décrivit aussi les années 1960-1970 comme une période de transformation des codes vestimentaires, du fait de la plus grande fréquentation du milieu urbain par les hommes de la localité.

Comme pour la filière *Panamá*, nous avons pu réunir un grand nombre de témoignages sur les migrations côtières entre 1950 et la fin des années 1990, certains nous indiquant même que la mobilité concernait aussi les jeunes garçons :

« Je suis allé sur la côte pour la première fois à l'âge de huit ans. Mon père était invalide. Ma mère, mes sœurs et moi devions donc travailler dur. Nous faisions tous des chapeaux. Mais moi, j'allais aussi à Naranjal [dans la province du Cañar] dans les plantations de cacao et de café. Nous étions payés au rendement [au nombre de caisses remplies à la fin de la journée]. Le meilleur ouvrier pouvait gagner 75 sucres [3,4 dollars] par jour [à la fin des années 1960]. »

Juan Manuel, 60 ans.

« Dans les années 1960, j'allais à Naranjal pour travailler dans les bananeraies et j'étais payé à la tâche. Je migrais pour que ma famille survive. Entre 1969 et 1981, j'ai travaillé dans une exploitation de canne à sucre à La Troncal [dans la province du Cañar]. Sur la fin je gagnais 800 sucres [40 dollars] par mois. »

Angel, 60 ans.

¹⁰ La partie occidentale de cette province se trouve sur le piémont de la cordillère des Andes, là où depuis plusieurs décennies on cultive de la banane et du cacao.

« A l'âge de dix ans, je suis parti travailler à La Troncal, pour travailler dans une bananeraie. J'y suis retourné pendant huit ans, environ un tiers de l'année. Puis pendant trois ans, j'ai travaillé pour l'entreprise AZTRA, qui produisait de la canne à sucre. Tout l'argent servait à nourrir ma famille. Moi, je n'ai pas acheté de terre avec. »

Julio, 55 ans.

« A partir de douze ans, je migrais régulièrement un ou deux mois pour aller travailler dans de grandes exploitations de la côte. Là-bas, il y avait de la banane et du cacao. J'allais travailler dans le Guayas avec mon père. Au début je gagnais 500 sucres par mois [20 dollars], mais au fil des années, en grandissant, je gagnais plus. En 1991, juste avant de me marier, je suis allé travailler à Machala [dans la province d'El Oro] et j'ai gagné 400 000 sucres en un mois [360 dollars]. Ce fut un bon salaire. »

Delfin, 41 ans.

Les migrations sur la côte étaient bien entendu organisées en fonction des informations diffusées : certains pouvaient indiquer à leurs frères et à leurs amis que, dans leurs zones de travail, on engageait des ouvriers agricoles. C'est pourquoi la plupart des paysans de la paroisse Octavio Cordero Palacios se sont rendus dans les mêmes localités des années durant, entretenant de fait un réseau circulatoire interrégional. Déjà, nous avions pu faire la même observation à Juncal, une petite localité située dans la province du Cañar dans laquelle nous avions mené des recherches en 2007, où les paysans, au moment de trouver des emplois temporaires sur la côte, pouvaient compter sur ceux déjà présents depuis plusieurs jours pour leur indiquer chez quels patrons trouver un emploi. Selon ce même principe, ceux qui parvenaient, d'une saison à l'autre, à garder leur place dans la même exploitation pouvaient introduire leurs proches (Rebaï, 2009).

Beaucoup d'hommes choisirent néanmoins de rester plus durablement sur la côte, ou parfois en Amazonie, pour profiter de l'offre d'emplois plus stable. Plusieurs d'entre eux purent ainsi acheter un peu de terre ou du bétail, immédiatement après leur retour. Ce fut par exemple le cas de Salvador, un paysan de 62 ans : « *Je suis allé sur la côte pour la première fois à l'âge de dix ans, dans les provinces d'El Oro et du Guayas. J'occupais des emplois temporaires : je passais neuf mois là-bas et je revenais passer trois ou quatre mois chez moi. Au début [vers 1955], nous étions payés 3 sucres [0,2 dollar] par jour. J'ai fait cela jusqu'à mon mariage en 1970, puis, je suis parti travailler pendant deux ans dans l'oriente, dans les nouvelles exploitations pétrolières [mises en service à la toute fin des années 1960]. Quand je suis revenu en 1972, j'ai pu acheter un terrain d'un hectare pour 75 000 sucres [2 800 dollars].* »

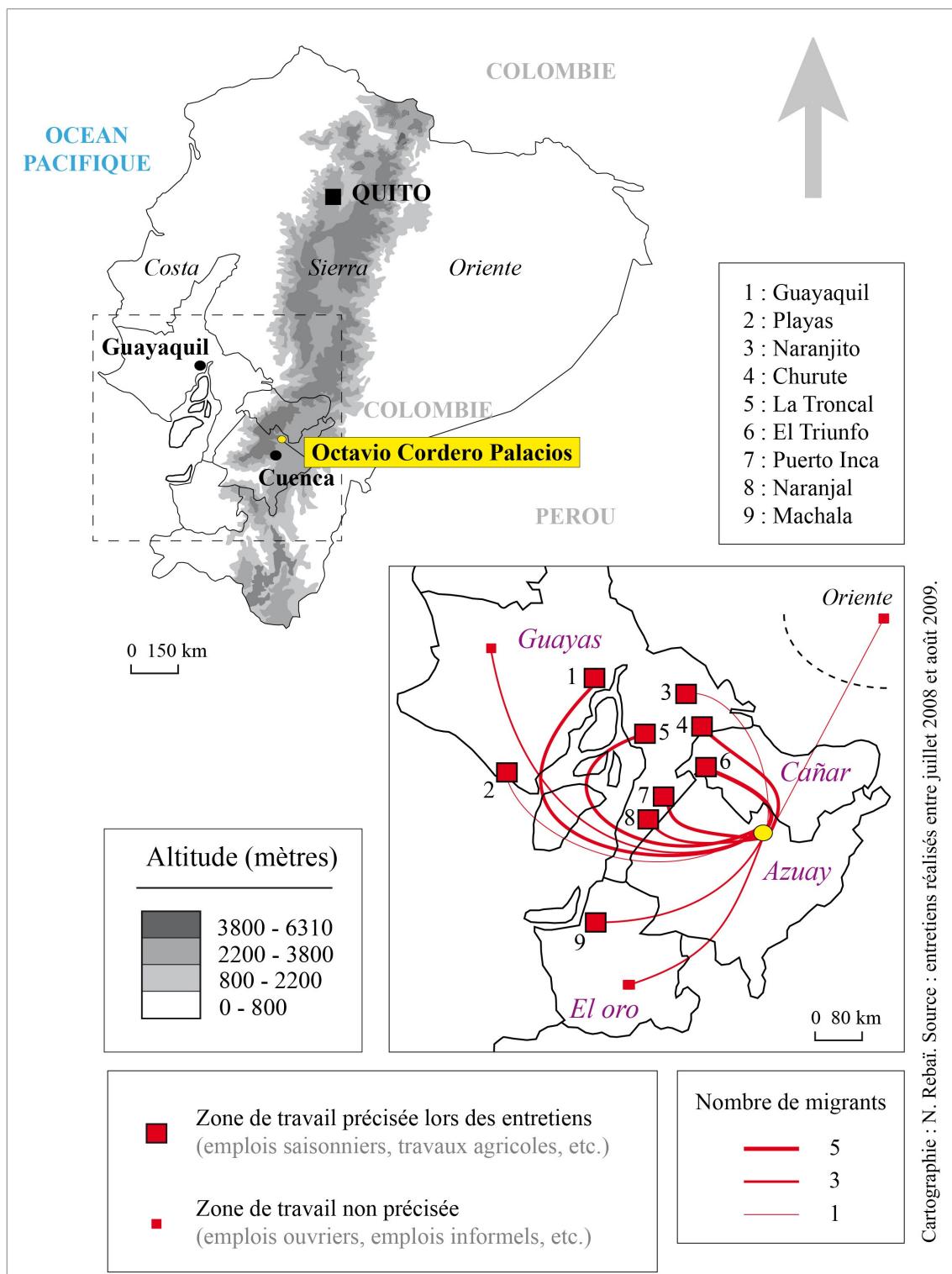
En tout, nous avons reconstitué 18 parcours migratoires interrégionaux à partir desquels nous avons pu cartographier les déplacements allers-retours des paysans de la

paroisse Octavio Cordero Palacios entre 1950 et 2008 (cf. Figure 5). Si, pour une minorité d'entre eux, comme ce fut le cas pour Salvador, les migrations saisonnières furent un moyen de capitaliser avant d'acquérir un bien foncier, d'autres décidèrent de renoncer définitivement à la vie de paysan, en acceptant le premier emploi venu, comme nous le dit Octavio à propos de ses deux frères : « *Ils vivent depuis « toujours » dans les bidonvilles de Guayaquil. Ils sont ouvriers agricoles à Naranjito. Nous nous voyons tous les cinq ou six ans.* » C'est ainsi, comme le soulignèrent J-P. Deler (1981) et D. Delaunay (1991), que les migrations des populations andines au cours de la période 1950-1990 participèrent de l'accélération des transferts démographiques interrégionaux au profit des villes de la *costa*, et en particulier celles du Guayas et d'El Oro¹¹.

Ainsi, pour beaucoup de paysans de la paroisse Octavio Cordero Palacios, les migrations sur la côte furent déterminantes pour l'obtention de revenus. En revanche, pour les familles de Suranpallti, qui depuis longtemps avaient fait du transport de denrées agricoles leur principale source de revenus, une toute autre activité leur permit de s'enrichir durant de longues années.

¹¹ Au cours de cette période, la seule ville de Guayaquil vit sa population officiellement recensée passer de 258 966 à 1 508 444 habitants (INEC, 1950 et 1990).

Figure n°5. Les migrations interrégionales de 18 paysans de la paroisse Octavio Cordero Palacios entre 1950 et 2000



D. Le temps des contrebandiers

En 1928, l'arrivée du chemin de fer¹² à El Tambo, dans la province du Cañar, sonna le glas des activités commerciales des familles de Suranpallti. Le perçage d'une voie carrossable de Cuenca jusqu'à la petite station située désormais à seulement quelques heures de route eut pour effet de court-circuiter le réseau commercial que les familles Aguilar, Robles et Montesdeoca avaient entretenu depuis plusieurs décennies. C'est donc à ce moment que commença la contrebande d'alcool, comme nous le compta Teófilo : « *En allant très souvent à Riobamba, mes oncles apprirent à connaître toutes les routes commerciales de la sierra. A San Antonio, dans le Cañar, il y avait là-bas des hommes qui revendaient de l'alcool acheté dans les plantations de canne situées sur la côte. Mes oncles, et plus tard moi-même, allions acheter l'alcool dans le Cañar, puis nous le transportions jusqu'ici.* »

Le témoignage de Teófilo fut à ce point précis qu'il nous raconta les détails de la contrebande dans les années 1940 et 1950 : « *Au début, il fallait faire attention aux contrôles, donc nous y allions avec seulement quelques mules, chacun la sienne. Mais quand je me suis marié, j'ai commencé à y aller avec deux, trois, puis dix mules, et là, je gagnais vraiment beaucoup d'argent ! Chaque mule me rapportait entre 100 et 120 sucre [entre 5,5 et 6,5 dollars en 1950] ! Nous vendions cela surtout aux paysans ! Quelle folie ! Ils achetaient cela en grandes quantités, pour les travaux agricoles. Quand les tonneaux étaient vides, je repartais : quatre jours pour y aller et quatre jours pour revenir. Au fil des années, le retour devint plus long car arrivés dans le Cañar, nous devions attendre parfois plusieurs jours parce que des acheteurs de Checa et Deleg venaient eux aussi s'approvisionner.* »

Plusieurs paysans du reste de la paroisse Octavio Cordero Palacios firent également de la contrebande d'alcool, à l'image de Manuel, 59 ans, qui nous confirma que, plus jeune, il allait lui aussi jusque dans le Cañar, mais avec une ou deux mules seulement, « *tandis qu'à Suranpallti, chaque jour, il y en avait 50 ou 60 qui appartenaient aux Aguilar et qui revenaient approvisionner la zone* ». Il est par ailleurs logique que cette activité n'ait concerné que modérément les petits exploitants de la paroisse Octavio Cordero Palacios, ces derniers n'ayant que de peu de terre pour développer des élevages de mules importants. En revanche, la contrebande d'alcool permit aux familles de Suranpallti d'acquérir un prestige social très élevé, avant que certains de leurs membres ne décident de partir travailler à l'étranger.

¹² En 1873, le Président G. García Moreno (1869-1875) fut le premier à lancer le projet de la construction du chemin de fer en Equateur. Sa réalisation dura plusieurs décennies et participa grandement à la structuration du territoire national (Deler, 1981).

II. Les débuts de l'émigration internationale

Aux Etats-Unis, le Bureau du Recensement National (USCB) indiquait la présence de 244 Equatoriens dans le pays pour la période 1930-1939. Même s'il est exagéré de parler de pionniers¹³, ce chiffre, aussi marginal soit-il, montre que l'émigration équatorienne est loin d'être récente, comme l'ont d'ailleurs montré plusieurs études ayant eu pour cadre les Andes australes d'Equateur (Borrero, 1995 ; Carpio, 1992). En ce qui la concerne, l'émigration des paysans de la paroisse Octavio Cordero Palacios a bénéficié de plusieurs facteurs originaux pour se développer.

A. La crise de la filière Panamá dans l'Astro

S'il faut situer le véritable début de l'émigration équatorienne, il semble juste de choisir la décennie 1950, au moment de la crise du chapeau *Panamá*, comme le font d'ailleurs la plupart des auteurs ayant traité de cette question (Gratton, 2006 ; Jokish et Kyle, 2006). La chute des exportations de cette production artisanale au lendemain de la Seconde Guerre mondiale¹⁴ plongea de nombreux paysans originaires des provinces andines du Cañar et de l'Azuay dans une situation économique particulièrement délicate : alors qu'en 1946, les exportations de chapeaux représentaient 22,8% des revenus de l'Equateur, celles-ci n'en représentaient plus qu'1,6% en 1954 (Espinoza et Achig, 1981 : 148). Dans ce contexte, les tisserands de la région australie perdirent une part très importante de leur principale rentrée d'argent, ce qui contraint la plupart d'entre eux à quitter leur campagne, soit pour les pôles urbains nationaux, Guayaquil en particulier, soit pour l'étranger.

Il existe néanmoins très peu d'informations sur la mise en réseau de cette première vague d'émigration. Il est fort probable néanmoins que les négociants cuencanais furent ceux qui partirent en premier, en bénéficiant par ailleurs de contacts grâce à leurs anciens réseaux d'exportation, avant que les paysans ne viennent alimenter progressivement les flux à destination des Etats-Unis pour donner à cette dynamique une origine majoritairement rurale. Ainsi, le nombre de résidants équatoriens aux Etats-Unis passa de 8 574 pour la période 1950-1959, à 34 107 pour la période 1960-1969 (USCB). Certains choisirent cependant le Canada, où l'obtention d'un visa de travail était plus facile, tandis que d'autres partirent travailler au Venezuela, alors en pleine période de prospérité économique grâce à sa rente pétrolière.

Il faut toutefois préciser que la crise du chapeau *Panamá* ne fut pas le seul élément déterminant de ces nombreux départs. A la fin des années 1950, la région cuencanaise entra dans un processus global de restructuration de son économie, avec la

¹³ Il ne devait pas s'agir d'ouvriers, comme c'est majoritairement le cas aujourd'hui, mais plus certainement de diplomates, de commerçants et peut-être d'étudiants.

¹⁴ Après avoir eu beaucoup de succès pendant plusieurs décennies, le *Panamá* se démoda dans les grandes villes européennes et nord-américaines.

multiplication d'établissements industriels qui vinrent concurrencer les unités artisanales (Pozo, 2010). Dès lors, un certain nombre de professions disparurent, ce qui entraîna la baisse des revenus extra agricoles de nombreuses familles paysannes, lesquelles ne virent comme autre solution que de quitter la région, comme le firent bon nombre d'anciens tisseurs de chapeaux. En ce qui concerne plus particulièrement la paroisse Octavio Cordero Palacios, le schéma fut identique, à la différence près que la crise de la filière *Panamá* ne fut pas le principal facteur de l'exode des paysans.

B. Les premiers migrants de la paroisse Octavio Cordero Palacios

C'est à la même époque, ou pour être précis quelques années plus tard, que les hommes de Suranpallti décidèrent de partir, lorsque la contrebande d'alcool prit fin et qu'ils perdirent ainsi leur principale rentrée d'argent, comme nous le raconta Manuel Cruz, un paysan de 68 ans : « *Ce qui nous faisait surtout vivre, c'était la contrebande d'alcool. Moi-même, depuis mes douze ans, je partais avec huit mules qui appartenaient à mon père, et cela rapportait beaucoup d'argent. Peu à peu, la contrebande est devenue difficile et risquée. Il y avait chaque fois plus de gardes pour nous arrêter et nous prendre nos mules qui étaient ensuite vendues aux enchères à Cuenca. Nos frères ou nos cousins qui n'étaient pas connus de la police allaient les racheter pour que nous puissions continuer le commerce. Nous vendions la boisson à Deleg, Solano, Sidcay... et il en manquait toujours ! Mais avec Velasco Ibarra [Président de la République d'Equateur¹⁵] et l'influence qu'avait sur lui l'Eglise, il y eut de plus en plus de répression. Les gardes ont commencé à abuser de leur pouvoir. Ils faisaient des descentes et confisquaient les mules ainsi que l'alcool que nous transportions.* »

Comme trente ans auparavant, lorsque le réseau commercial depuis Riobamba disparut, les paysans de Suranpallti cherchèrent une alternative à la fin de leur négoce. Les migrations sur la côte n'étant pas aussi rentables, certains décidèrent donc de partir à l'étranger. Dans les années 1960, les formalités administratives ne constituaient pas un frein, et le voyage pouvait être payé par les économies faites grâce à la vente d'alcool. Ils furent donc plusieurs à prendre des initiatives personnelles, comme l'indiquent les deux témoignages qui suivent :

« *Quand la contrebande s'est arrêtée, nous avons cherché à émigrer. Mais comment ? Je m'étais mis à travailler sur la côte depuis quelques temps. J'achetais du charbon chez des grossistes et je le vendais ensuite au détail dans la rue. A Guayaquil, j'ai rencontré un négociant américain qui m'a renseigné sur les Etats-Unis et sur ce qu'il fallait faire pour émigrer. J'en ai parlé à deux de mes amis de Suranpallti et, en 1965, nous sommes tous partis, avec un visa de tourisme de trois mois. L'argent de la contrebande*

¹⁵ J.M. Velasco Ibarra fut président de la République d'Equateur à cinq reprises entre 1934 et 1972.

m'a permis d'acheter le billet d'avion pour Miami à 12 000 sucres [650 dollars]. Et de là-bas, nous sommes allés à New York. »

Isaiás, 63 ans.

« Avec la disparition de la contrebande d'alcool, il a fallu que nous trouvions autre chose. En 1966, je suis allé faire une demande de visa pour les Etats-Unis à Guayaquil, qu'on m'a refusée. Alors je suis parti un an plus tard au Canada, car, à cette époque, il n'y avait pas besoin de visa pour aller là-bas. Cela m'a coûté 11 000 sucres [560 dollars]. Je suis arrivé à Toronto, sans connaître personne. Je ne comprenais rien ! J'avais de quoi vivre trois mois, il fallait vite trouver un travail. »

Manuel Cruz, 68 ans.

Si le réseau migratoire de la paroisse Octavio Cordero Palacios trouve son origine à Suranpallti, c'est bien parce que les paysans de ce secteur eurent la capacité économique de partir en premier, mais sans doute aussi parce qu'ils furent influencés par la dynamique migratoire en marche dans la province de l'Azuay, où la crise du *Panamá* avait affecté la population depuis plusieurs années déjà. Il n'est pas impossible d'ailleurs que certains hommes de Suranpallti aient bénéficié des réseaux migratoires des localités voisines, même si nous n'avons jamais pu valider cette hypothèse en rencontrant l'un d'entre eux au cours de notre travail de terrain.

Ce n'est que quelques années plus tard que les paysans du reste de la paroisse Octavio Cordero Palacios commencèrent à émigrer. Les liens de solidarité, d'abord familiaux, s'étendirent ensuite à une plus grande partie de la population. Ainsi, les premiers migrants de Suranpallti financèrent d'abord les départs de leurs frères, puis de leurs cousins, avant que leurs familles ne commencent à prêter des sommes d'argent importantes à d'autres personnes dignes de confiance. C'est donc sur plusieurs années que s'établit le réseau migratoire local, fonctionnant sur la complémentarité entre les migrants les plus anciens, qui jouaient parfois le rôle de prêteurs, ou de *chulqueros*¹⁶ pour employer l'expression équatorienne, et les néo-migrants, qui s'engageaient à rembourser leur dette dès l'obtention d'un travail à l'étranger. Progressivement, la généralisation de l'émigration internationale des paysans allait provoquer de profonds changements dans la paroisse Octavio Cordero Palacios, tant du point de vue des pratiques agricoles — la diminution drastique de la main-d'œuvre impliquant de nouvelles logiques de travail — que du point de vue socioéconomique, avec l'apparition d'une nouvelle forme d'inégalité entre familles « avec migrants » et familles « sans migrant ».

¹⁶ Expression populaire désignant les prêteurs, ou plutôt les usuriers, vers qui la majorité des Équatoriens se dirigent pour financer leur émigration.

Conclusion

Depuis plus d'un siècle, les paysans de la paroisse Octavio Cordero Palacios n'ont eu de cesse de diversifier leurs activités et de s'ouvrir au monde extérieur. Leur adaptation constante, tout au long des XIX^e et XX^e siècles, aux changements structurels de l'économie équatorienne fut l'une de leur force, car elle leur permit de pallier les limites de leurs activités agricoles, bien qu'ils aient bénéficié, le plus souvent, de faibles rémunérations et de conditions de travail particulièrement difficiles. Ainsi, leur trajectoire historique contredit en partie l'image réductrice d'une paysannerie andine statique qui figurerait, depuis longtemps, parmi les marges de la mondialisation.

Toutefois, la situation actuelle nous constraint à faire un constat réaliste. Si, de nos jours, l'argent de la migration participe fréquemment de l'amélioration des conditions de vie paysanne et, dans un nombre limité de cas, du développement de l'agriculture familiale (Rebaï, 2012), la diminution très nette de la population dans de nombreuses localités, comme dans la paroisse Octavio Cordero Palacios, où le nombre d'habitants a chuté d'un tiers depuis 1974, pourrait donner lieu, à moyen terme, à la « fin des paysans » (Mendras, 1967) dans cette région d'Amérique latine. Il semble donc urgent pour l'Equateur de mettre sur pied des politiques qui visent au maintien de la paysannerie dans la *sierra* et, avec elle, d'une partie de la culture nationale.

Bibliographie

- BORRERO A-L., VEGA S. 1995. *Mujer y migración : alcance de un fenómeno nacional y regional*. Cuenca : ILDIS/Abya Yala. 116 p.
- CARPIO P. 1992. *Entre pueblos y metrópolis. La migración internacional en comunidades austroandinas en el Ecuador*. Cuenca : ILDIS. 220 p.
- CHIRIBOGA M. 1984. *Campesino andino y estrategias de empleo : el caso de Salcedo*. Collectif, Estrategias de supervivencia en la comunidad andina, p. 59-124. Quito : CAAP.
- DELER J-P. 1981. *Genèse de l'espace équatorien. Essai sur le territoire et la formation de l'Etat national*. Paris : IFEA/ADPF. 280 p.
- DOLLFUS O. 1992. *Les Andes comme mémoires*. P. MORLON (coord.), Comprendre l'agriculture paysanne dans les Andes centrales, p. 11-31. Paris : INRA.
- ESPINOZA L. (ed.) 1993. *Los retos del Austro*. Cuenca : IDIS. 186 p.
- ESPINOZA L., ACHIG L. 1981. *Proceso de desarrollo de las provincias de Azuay, Cañar y Morona Santiago*. Cuenca : CREA. 213 p.

- FRANCK H. 1917. *Vagabonding down the Andes. Being the narrative of a journey, chiefly afoot, from Panama to Buenos Aires.* New York : The Century Company. 640 p.
- GRATTON. 2006. *Ecuador en la historia de la migración internacional. ¿Modelo o aberración?*. G. HERRERA, M.C. CARILLO, A. TORRES (ed.), *La migración ecuatoriana : transnacionalismo, redes e identidades*, p. 31-55. Quito : FLACSO.
- JOKISH B., KYLE D. 2006. *Las transformaciones de la migración transnacional del Ecuador, 1993-2003.* G. HERRERA, M.C. CARILLO, A. TORRES (ed.), *La migración ecuatoriana : transnacionalismo, redes e identidades*, p. 57-69. Quito : FLACSO.
- MARTINEZ L. 1985. *Migración y cambios en las estrategias familiares de las comunidades indígenas de la Sierra.* Ecuador Debate, n°8, p. 110-152.
- MARTINEZ BORRERO J., EINZMANN H. (coord.) 1993. *La cultura Popular en el Ecuador*, tomo I – Azuay. Cuenca : CIDAP. 234 p.
- MENDRAS H. 1967. *La fin des paysans, innovations et changements dans l'agriculture française.* Paris : SEDEIS, 364 p.
- MORA L. (dir.) 1926-a. *Monografía del Azuay.* Cuenca : Burbano Hermanos. 300 p.
- MORA L. 1926-b. *Diversos datos sobre el cantón Cuenca.* Monografía del Azuay, p. 105-125.
- MURRA J. 1973. *Formaciones económicas y políticas del mundo andino.* Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 339 p.
- PALOMEQUE S. 1990. *Cuenca en el siglo XIX. La articulación de una región.* Quito : Abya Yala/FLACSO. 296 p.
- POLONI-SIMARD J. 2000, *La mosaïque indienne.* Paris : EHESS. 605 p.
- POZO S. 2010. *El desarrollo económico del Azuay en el período 1940-2010.* II Encuentro nacional de historia de la provincia del Azuay. Cuenca : Université de Cuenca.
- REBAI N. 2009. *De la parcelle à l'archipel : mobilité paysanne et construction territoriale dans les Andes équatoriennes.* Revue Interdisciplinaire de Travaux sur les Amériques [en ligne], n°2. Disponible sur : <http://www.revue-rita.com/notes-de-recherche-champlibre-3683/de-la-parcelle-archipel-champlibre-11492.html>
- REBAI N. 2012. *A chacun son chemin. Une analyse de la redéfinition des stratégies paysannes et des dynamiques territoriales dans le contexte migratoire des Andes équatoriennes,* Thèse de doctorat. Paris : Université Paris 1. 346 p.
- WIENER C. 1884. *Amazone et Cordillères.* Le Tour du monde, n°48, p. 337-416.